

EPIGRAFIA E ANTICHITÀ

25

Collana diretta da ANGELA DONATI

# MISURARE IL TEMPO MISURARE LO SPAZIO

Atti

del Colloquio AIEGL – Borghesi 2005

*a cura di*

Maria Gabriella ANGELI BERTINELLI e Angela DONATI

2006

FRATELLI LEGA EDITORI  
FAENZA

ISBN: 88-7594-094-0

JOSÉ D'ENCARNAÇÃO

## MESURER LE TEMPS, MESURER L'ESPACE DANS LA *LUSITANIA* ROMAINE

Mesurer le temps, pourquoi? Il y a là, sans doute, une question économique, une question politique et, aussi, une question culturelle dans cette préoccupation.

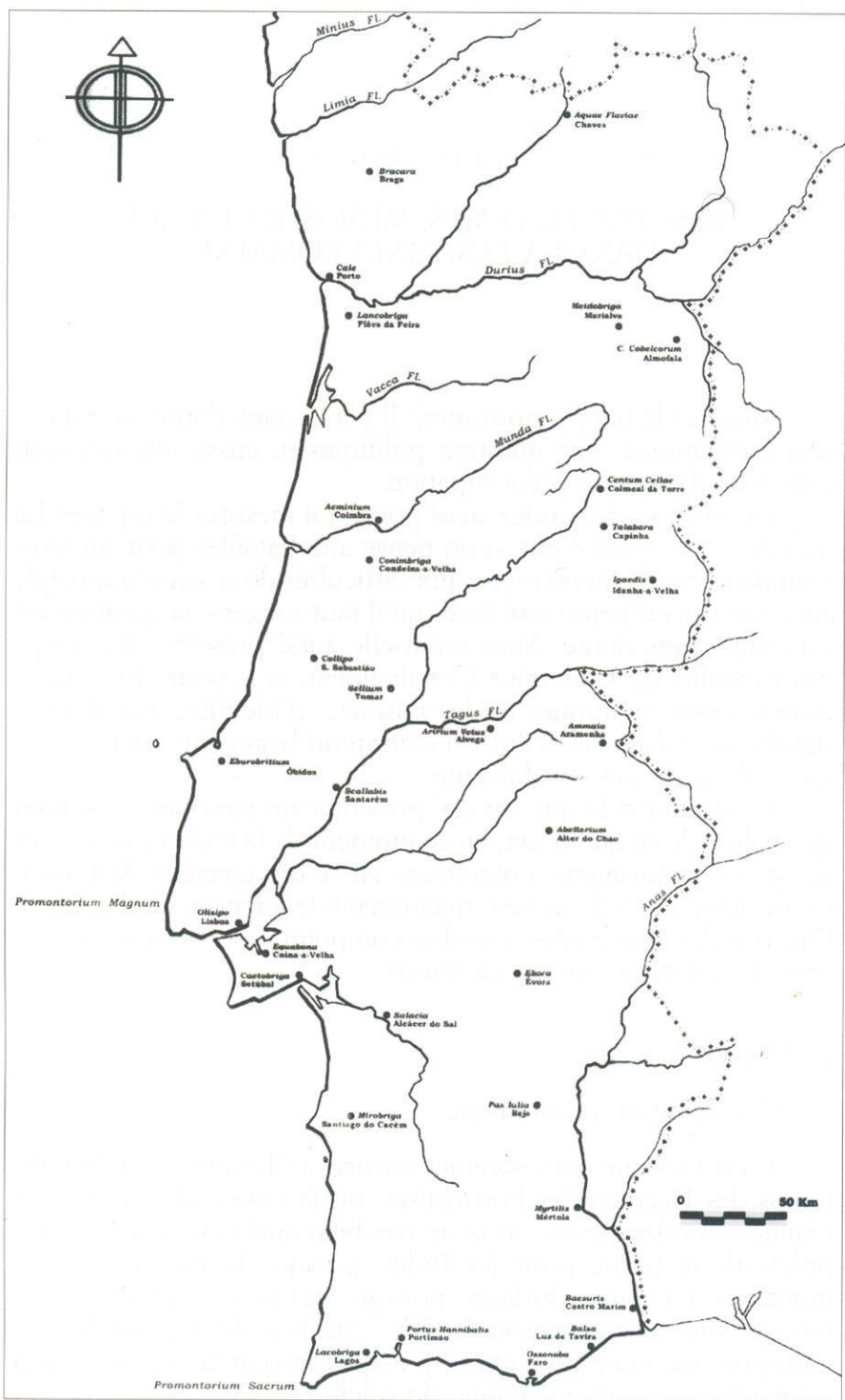
On peut se demander aussi pourquoi mesurer le espace? La question est, aujourd'hui, si on pense aux batailles pour un morceau de territoire, si on pense aux difficultés de se garer auprès de chez nous, si on pense aux livres qu'il faut ranger – la question est superflue, sans doute. Mais serait-elle aussi présente aux temps des Romains de Lusitanie? Certainement, si – pour des raisons économiques, politiques et des raisons... d'identité, mot dont la signification dans l'actualité on comprend beaucoup mieux vis-à-vis la globalisation envahissante.

C'est pour cela que j'ai osé présenter un panorama – si bien que pâle – de ce qu'on sait, en ce moment de la recherche, sur ces questions en Lusitanie, notamment en ce qui concerne la Lusitanie occidentale, celle qui est, maintenant, le territoire du Portugal. Plus que des nouveautés, c'est bien un point de la situation et une mise de questions encore en ouvert.

### 1. *Mesurer le temps*

#### 1.1 Une question économique

C'est vrai que nous sommes encore, à l'Empire, bien loin du temps des Découvertes Portugaises, où la notion de temps était vraiment fondamentale: on savait très bien quel devrait être le jour précis de la partie pour les Indes, puisque le mécanisme des montions à l'Océan Indique pouvait mettre en cause tout un voyage, toute une cargaison. Le XV<sup>ème</sup> siècle a, de ce point de vue, entrepris une vraie révolution, puisque, jusque là, le travail à la campagne se faisait au rythme du soleil...



Jusqu'à présent, nous n'avons trouvé que trois cadrans solaires romains, en contexte de *villae*, en Lusitanie romaine.

Le premier, en calcaire local, a été découvert à Freiria, une *villa* de la 'péninsule' d'*Olisipo*, un des plus grands entrepôts maritimes de la côte atlantique romaine, à l'embouchure de l'*aurifer Tagus*!

Il se présente en deux morceaux, trouvés en deux campagnes de fouilles (1985 et 1987), qu'on a réussi à joindre (photo 1). Un troisième morceau n'a jamais été trouvé, mais on a déjà ce qu'on peut considérer suffisant pour en avoir une idée du total du monument.

Ainsi, selon G. Cardoso, qui l'a étudié (1), le cadran «é do tipo cónico, de gnómon horizontal, tendo a linha meridional recta e todas as outras curvas» (p. 221). Les dimensions: 310 mm en largeur; épaisseur: 215 mm; hauteur: 220 mm. «De secção meio cilíndrica», continue G. Cardoso (p. 222), «apresenta um orifício central na parte superior, para fixação do gnómon, com 12 mm de diâmetro e a profundidade de 28 mm. No pequeno buraco observam-se, ainda, vestígios de chumbo».

On y aurait «doze espaços horários na totalidade, desde a horizontal do gnómon e as duas linhas cimeiras (a primeira e a

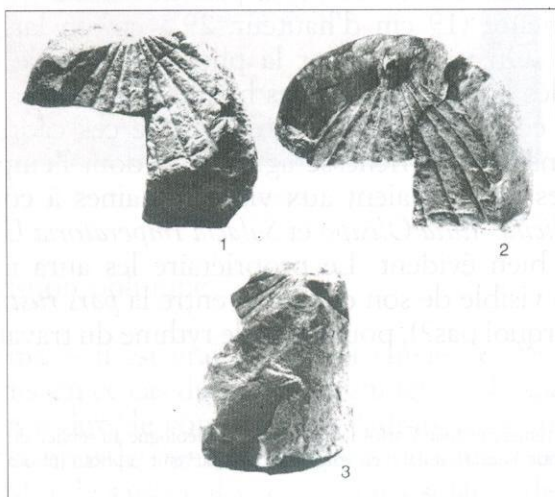


Photo 1.

(1) *Quadrante solar romano de Freiria (S. Domingos de Rana)*, «O Arqueólogo Português», série IV, 5 (1987), pp. 219-224.

última do dia solar)» (p. 222). Les lignes équinoxiales et solsticiales ont été, peut-être, peintes au début, puisqu'on à peine les perçoit. L'étude de ces lignes a permis de savoir que le cadran avait été dessiné pour une latitude de 39-40°, ce qui devient très significatif, puisque la latitude locale est de 38° 43' – une différence qui n'a, tout à fait, aucune importance si on pense à la difficulté des calculs, à ce temps-là, et étant donné que nous sommes en présence, sans doute, d'un 'instrument' préparé, bien certainement, loin des ateliers spécialisés des villes importantes de l'Empire.

Le deuxième cadran est au Musée Municipal de Campo Maior (photo 2), une ville dont le territoire actuel appartenait, sans doute, à l'*ager* d'*Emerita Augusta*. G. Cardoso lui a fait référence dans l'étude sur celui de Freiria, mais – étant donné qu'il avait été découvert par d'autres chercheurs – il a tout simplement présenté la photo, que nous avons faite au moment d'une visite à ce musée, et le chercheur dit à peine qu'il est «de quadrante esférico» et qu'il a été trouvé à la «*villa romana da Herdade da Olivã, junto à fronteira espanhola*» (p. 223).

Le troisième cadran n'est pas encore étudié (2). Il a été trouvé pendant les fouilles dirigées par João Carlos Lázaro Faria à la *villa* de Santa Catarina de Sítimos, tout près de *Salacia*. On n'a que la partie supérieure (19 cm d'hauteur, 29,5 cm en largeur, 18 cm d'épaisseur). On voit bien sur la photo le trou de fixation du gnomon et les lignes signalant les heures (3).

Le but économique de la présence de ces cadrans en trois *villae* de considérable richesse agricole et dont l'emplacement – dans les axes qui menaient aux villes romaines à côté (*Augusta Emerita, Felicitas Iulia Olisipo* et *Salacia Imperatoria Urbs*) – reste, sans doute, bien évident. Le propriétaire les aura mis dans un endroit bien visible de son domaine, entre la *pars rustica* et la *pars urbana* (pourquoi pas?), pour régler le rythme du travail journalier.

(2) Je dois remercier João Carlos Lázaro Faria, archéologue au service du municípe d'Alcácer do Sal (l'ancienne *Salacia*), qui a bien voulu me faire parvenir la photo (photo 3), et les données que je présente.

(3) Je ne m'occupe, il est évident, d'autres cadrans solaires trouvés ailleurs. Mais je ne résiste pas à signaler ce que, très amicalement, Patrick Le Roux, m'a écrit, quand je lui ai demandé des renseignements sur des cadrans repertoriés à l'AE et dont je fais référence plus avant (merci!): «Je suppose que tu connais le cadran solaire de Baelo (P. PARIS et alii, *Fouilles de Baelo*, I, 1923, p. 142, fig. 48 et p. 166-167 avec fig. 64-65)». Et P. Le Roux (et je reprends ici une idée exprimée au début de mon texte) n'hésite pas à commenter: «Le moment est topique pour réfléchir au temps et à sa mesure!».

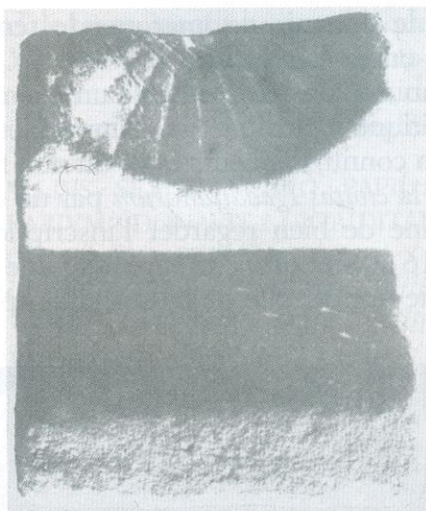


Photo 2.



Photo 3.

## 1.2 Une question politique

L'économie – il est vrai – ne peut jamais se ‘divorcer’ de la politique; mais, en ce cas du mesurage du temps, l'espace aura, lui aussi, un mot à dire, le contexte. Un cadran dans une *villa* peut être aussi – et nous le signalerons aussi, de suite – une question culturelle: «Moi, je sais qu'il y a un temps solaire, des heures, et non tout simplement le lever du soleil, le midi et le soleil couchant... J'ai lu ça dans les livres, j'ai vu cela aux grandes villes!...». Mais justement aux grandes villes – comme aujourd'hui, n'est-ce pas? – le cadran solaire était bien le symbole d'une autorité qui

avait, elle aussi, le pouvoir de 'marquer le temps'! «Fixer les horaires!», dirait-on en l'actualité.

Et, au fait, nous avons en Lusitanie un exemple très clair de cette volonté politique – plus que d'un simple acte d'évergétisme. C'est le cas – bien connu, d'ailleurs (4) – du don fait d'un *orarium* aux habitants de la *civitas Igaeditanorum* par un citoyen d'*Emerita*. Il vaut la peine de bien regarder l'inscription, datée du 1<sup>er</sup> semestre de l'an 16 avant notre ère, sûrement une des plus anciennes de cette partie occidentale de la Lusitanie (photo 4).



Photo 4.

(4) L'inscription qui l'atteste a déjà une bibliographie considérable, qu'il faut, néanmoins, signaler ici, puisqu'elle est un peu dispersée:

- F. A. PEREIRA, *Hierologia de um povo da Lusitânia (O Deus Arentius)*, «Memórias da Academia de Ciências de Lisboa. Classe de Letras», 1 (1936), pp. 442-443 et 448;
- T. S. LAMBRINO, *Les inscriptions latines inédites du Musée Leite de Vasconcelos*, «O Arq. Port.», 2<sup>a</sup> série, 3 (1956), n. 4;
- F. ALMEIDA, *Egitânia*, Lisboa 1956, pp. 140-141;
- HAE 1063;
- *AEp*, 1961, 349 e 1967, 144;
- J. VIVES, *Inscripciones Latinas de la España Romana*, Barcelona 1971 e 1972 (= *ILER*), n. 2082 = 5846a;
- G. FORNI, *La tribu Papiria di Augusta Emerita*, «Augusta Emerita», Madrid 1976, pp. 33-42;
- V. G. MANTAS, *Orarium donavit Igaeditanis: epigrafia e funções urbanas numa capital regional lusitana*, in G. PEREIRA MENAUT (ed.), «Actas 1<sup>er</sup> Congreso Peninsular de Historia Antigua», Santiago de Compostela 1988, II, pp. 421-423;
- R. ÉTIENNE, *L'horloge de la civitas Igaeditanorum et la création de la province de Lusitanie*, *REA*, 94 (1992) (3-4), pp. 355-362;
- *AEp*, 1992 951;
- J. d'ENCARNAÇÃO, «Conimbriga», 30 (1991), pp. 180-181.

Voilà, d'abord, le texte, inscrit sur une plaque de granit régional (dimensions: 33 × 44 × 10 cm), où les lignes de guidage sont très bien visibles, sûrement pour donner une idée d'ordre et de bien convenable obéissance aux lapidaires règles esthétiques:

Q(*uintus*) · TALLIVS · SEX(*ti*) · F(*ilius*) · PAPI(*ria*) AVGV(*sta*  
*Emerita*) / ORARIVM · DONAVIT · / IGAIDITANIS · L(*ocus*)  
 · A(*dsignatus*) · F(*uit*) · PER MAG(*istros*) / TOVTONI ·  
 ARCI(*i*) · F(*ilii*) / MALGEINI · MANLI(*i*) · F(*ilii*) / CELTI(*i*)  
 · ARANTONI · F(*ilii*) / AMMINI · ATI(*i*) · f(*ilii*) / L(*ucio*) ·  
 DOMITIO · AENOBARBO / P(*ublio*) · CORNELIO · SCIPIO-  
 NE · CO(*n*)[S(*ulibus*)]

Il n'est pas question, en ce moment, d'entrer dans le détail de la lecture et de l'interprétation de l'inscription. En tout cas, il y a quelques questions qu'il faut remarquer afin qu'on puisse mieux comprendre l'énorme intérêt du monument, qui se garde, aujourd'hui, sur le site même de Idanha-a-Velha (concelho de Idanha-a-Nova), si bien qu'une copie en plâtre soit aussi au Musée National d'Archéologie, à Lisbonne.

D'abord, il faut, d'une fois pour toutes, lire *Tallius*, puisque la barre du T est bien visible et sur la pierre et sur la photo. *Tal(l)ius* est un gentilice connu (5), à mettre en relation, ou non, avec *Thallius*, comme H. Schulze le suggère (6).

D'autre part, nous sommes bien d'accord avec G. Forni, en interprétant *Augu(sta Emerita)* et non un éventuel *cognomen Augurinus*: l'adoption du *cognomen* n'est pas encore de règle à cette époque-là et, deuxièmement, selon Forni, cette façon d'indiquer l'*origo Emeritensis* – sans *Emerita* – est celle dominante jusqu'à, du moins, la 2<sup>ème</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle après J. C. (p. 38).

Troisième point: il n'y a pas de raison pour ne pas interpréter L(*ocus*) · A(*dsignatus*) · F(*uit*). L'assignation d'un lieu public en vue de l'érection d'un monument est souvent attestée en Épigraphie. On peut donner comme exemple *AEp*, 1974 11, où il s'agit d'une assignation *a Sellio Clodiano et [...] cur(atoribus) operum locor[um] pub[licorum]*. Ça veut dire, ici, que le rôle des *magistri* a été justement celui-là: indiquer l'endroit le meilleur

(5) Cf., par exemple, *AEp*, 1979 433: C. *Tallius Priscus*, de la tribu *Fabia*.

(6) *Zur Geschichte Lateinischer Eigennamen*, Berlin 1966, p. 425.



pour que l'*orarium* puisse servir aux intérêts de toute la communauté.

Quatrième point: on devrait ici discuter la présence de *magistri*. *Igaedis* n'aurait pas encore, à ce moment-là, le statut de *municipium* et, comme Vasco Mantas le souligne, ces quatre *magistri* «preludiam claramente os *quattuorviri* da organização municipal romana, destacando indirectamente o verdadeiro significado da introdução de um relógio na vida pública da cidade» (p. 422) (7). Ce que peut-être nous intéresser aussi, du point de vue textuel, c'est le fait que leurs noms, étymologiquement bien lusitaniens (si on peut le dire), viennent nettement en désinence de génitif, quand on attendrait un accusatif (8). Une énigme à résoudre, probablement quand on retrouvera des cas semblables. Selon A. Marques de Faria (9), qui fait un commentaire sur cette façon d'écrire, il s'agirait là d'une forme normale d'identifier des personnes hispano-romaines:

«Cremos, por conseguinte, ser preferível pensar que os nomes de magistrados hispano-romanos terminados em *-i* constituem, em regra, nominativos abreviados».

Le problème, ici, c'est que nous ne serions pas en présence d'un nominatif mais d'un accusatif, si on pense que les règles grammaticales devaient être suivies dans une inscription dont le caractère officiel ne laisse aucun doute.

Mais il faut retourner à notre thème: mesurer le temps. Et, par conséquent, donner la plus grande importance au mot *orarium* et à sa signification. Il paraît qu'on a à voir avec un *unicum*, puisque les mots qu'on trouve en des circonstances semblables sont *horologium*, si bien qu'à *Tarraco* on signale un (aussi étrange) *horilegium* (*CIL*, II, 4316 = *ILER*, 5718).

Les donations de cadrans solaires ne sont, toutefois, pas extraordinaires, étant le plus ancien *horologium* attesté celui d'*Aletrium*, antérieur à la guerre sociale (*CIL*, I<sup>2</sup>, 1529 = *ILS*, 5348).

Ainsi, *CIL*, VIII, 978, de *Curubis*, en Afrique, parle d'*horologium* offert dans un cadre d'évergétisme municipal.

(7) Sur le passage de l'*oppidum* d'*Igaedis* à la catégorie de *municipium* il y a beaucoup de références, notamment de la part du Prof. Jorge de Alarcão dans ses plus récentes publications, dont je ne signale qu'une: *Ainda sobre a localização dos povos, referidos na inscrição da ponte de Alcântara*, «Lusitanos e Romanos no Nordeste da Lusitânia. Actas das 2as Jornadas de Património da Beira Interior», Guarda 2005, pp. 119-132 (notamment, p. 121).

(8) En effet, R. Étienne restitue tous les noms des *magistri* en accusatif.

(9) In «Conimbriga», 35 (1996), p. 150.

À Martos (Jaén) – *CIL*, II, 1685 = *ILER*, 6079 –, l'*aedilis et duumvir Marcus Valerius Marcellus* a offert aux *municipes Aurgitani* un *horologium*, *editis ludis circensibus et ludis scaenicis, horologium* qui a été placé *loco accepto a republica*. Alors, comme à *Igaedis*, l'intervention des magistrats est signalée sur l'inscription.

Dans la *Regio IV*, au territoire des Marsi, sur «l'architrave monolithe de calcaire, trouvée en 1974» «dans le mur qui entoure le monument aux morts, on lit que les *quattuorviri iure dicundo horologium de sua pecunia faciendum coeraverunt*» (*AEp*, 1975, 306). «L'*horologium* est ici un cadran solaire supporté par le mur d'un temple». Datée du milieu du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., étant «le plus ancien témoignage du statut de municipe de *Marruvium*», cette inscription peut très bien se mettre en parallèle avec la nôtre, de la *civitas Igaeditanorum*, étant donnée son ancienneté.

*AEp*, 1975, 232 est l'inscription sur la base d'un cadran solaire en calcaire trouvé au lieu-dit Amorusi (Poggio Imperiale, prov. de Foggia, *Regio II*). Là c'est le cas d'un *dispensator* impérial, *Euelpistus* de son nom, qui *dono dedit horologium praetorio Publiliano*. Datée entre 120 et 250.

À Villa Potenza (Macerata), au site probable de *Heluia Ricina*, sur les restes d'un cadran solaire, une inscription gravée sur deux lignes nous fait connaître le don, du moins, d'un *horologium Isidi Rici(nensi)* (*AEp*, 1972, 168). Pour un exemple de cadran dédié aussi à une divinité: *CIL*, IX, 2324 = *ILS*, 5617 (10).

Au musée de Bitola (Macédoine), provenant du site d'*Heraclaea Lyncestis*, une base en marbre d'un *horologium*, trouvée, en 1964, en remploi dans une maison romaine, datée de l'an 10 p. C. (*C. Iunio Silano et P. Dolabela consulibus*), porte une inscription qui nous dit que *L. Marius L. f. Ter. horologium d. p. s. f. c.* (*AEp*, 1973, 489).

La question qui peut se poser, en ce moment, étant donné, inclusive, ces exemples, est la suivante: on a à voir avec, tout court, une question de... «mesurer le temps» ou, par contre, cette 'mesure du temps', cette incitation à l'habitude de regarder le cadran solaire et de régler le quotidien par ce biais est-elle tout à fait innocent ? Et là on tombe plutôt dans le cadre d'une philosophie politique, ou mieux, d'une volonté politique.

(10) Je remercie Patrick Le Roux de m'avoir aimablement transmis les renseignements en ce qui concernent ces deux derniers témoins présents à *L'Année Epigraphique*.

C'est vrai que, comme le dit Vasco Mantas, ce fait «longe de constituer un simples *melhoramento urbano*, representa a instauração de hábitos sociais e de práticas consignadas na legislação romana quanto ao horário de funcionamento das instituições, nomeadamente dos tribunais» (1988, p. 422).

De sa part, Robert Étienne (1992, 359) va un peu plus loin:

«Les règlements de distribution d'eau supposent aussi l'emploi d'horloges à eau ou de cadrans solaires. La connaissance de l'heure est nécessaire dans la vie privée: convocation de l'assemblée populaire ou du sénat, heure du bain à la huitième ou neuvième heure, heure du dîner. Donc le don de l'horloge déclenche une révolution dans les mentalités; en tout cas venant d'un citoyen d'*Emerita*, il apporte la preuve d'une volonté de la capitale provinciale de 'mettre à l'heure' une communauté qui est située à environ 160 kilomètres d'*Emerita*».

D'ailleurs, cette idée d'en faire de ce geste un important véhicule d'acculturation avait été déjà exprimée, il y a une trentaine d'années par lui-même et par Jorge Alarcão, à propos du 'Portugal' à l'époque augustéenne:

«La propagande emprunte les routes nouvelles, tracées sur d'anciens chemins, il est vrai. Les objets autant que les personnes circulent et initient les populations aux mœurs romaines: un cadran solaire est offert aux gens d'Egitânia par un citoyen d'*Emerita* et il est officiellement reçu en 16 av. J. C. sous les consulats de L. Domitius Ahenobarbus et de P. Cornelius Scipio par les quatre magistrats (*magistri*) de la ville et leur onomastique reste parfaitement celte» (11).

Alors, quoiqu'on ne va si loin que Robert Étienne, quand il dit que cette offrande signale le début officiel de *Lusitania* en tant que province, on ne peut jamais subestimer l'importance politique et social de ce geste, venant de quelqu'un certainement bien placé dans la vie de la capitale de la province.

### 1.3 Une question culturelle

L'idée a été déjà signalée quand on a parlé de nouveaux objets qui circulent. Aujourd'hui on conserve comme préciosité l'horlo-

---

(11) J. ALARCÃO et R. ÉTIENNE, *Le Portugal à l'époque augustéenne*, «Symposion de Ciudades Augusteas», Zaragoza 1976, pp. 171-187 (ici: p. 178).

ge de salle de son arrière grande-mère et on fait même question qu'elle fonctionne et que son tic-tac fasse partie de notre quotidien familial. C'est du patrimoine. Notre patrimoine.

D'autre part, dans l'actualité, une montre n'est plus, tout simplement, un objet utilitaire: son *design* suggère des lignes innovatrices, adaptées aux goûts des nouvelles modes. Du côté femme et, aussi, de plus en plus, du côté homme.

Cette réflexion m'a été suggéré par le cinquième témoin qu'on a, en Lusitanie occidentale: à *Conimbriga*, on a trouvé une brique circulaire avec une très curieuse décoration figurative (12):

«419 Imitação de relógio de sol (?). Argila. Inv. 67.4555. Diâm. 23 x 225 mm. Esp. 4 mm.

«Disco plano, dividido ao meio por uma linha horizontal, sendo o espaço superior marcado por duas séries de quatro arcos separados por uma linha horizontal, e o inferior, preenchido por um quadrante solar onde estão representadas as horas e o solstício de Inverno» (p. 102).

La pièce est, en effet, vraiment singulière et nous fait penser, tout de suite, à un bibelot, quelque chose qui n'a aucune autre utilité qu'adorner le mur d'une pièce, en donnant – sans doute – de son propriétaire une idée de quelqu'un qui aime la culture. Le commentaire d'Adília Alarcão est, de ce point de vue, assez significatif:

«Não podemos garantir que o tijolo circular, aqui apresentado sob o n.º 419, pudesse servir como relógio mas estamos seguros de que ele evoca com fidelidade de pormenor um quadrante solar que o oleiro devia conhecer bem e ao qual juntou, no hemisfério superior, a representação ingénua de montes e nuvens ou uma alusão às quatro estações do ano» (p. 100).

Enfin, une pièce à laquelle on peut attribuer une signification culturelle assez intéressante et sur laquelle, que je le sache, personne n'a rien écrit de plus. Au fait, les auteurs du volume VII des *Fouilles* (13) n'ont pas mis cette brique parmi les 'trouvailles diverses'; elle ne figure pas à part dans l'*index rerum* et le mot *horologium* – cité à la p. 325 – remet à une note, la 3, de la p. 273,

(12) Cf. A. M. ALARCÃO e SALETE DA PONTE, *Coleções do Museu Monográfico de Conimbriga. Catálogo*, Coimbra, 1984. La brique y est décrite aux pages 100 et 102, sous le n. 419 de l'inventaire. Nous reproduisons la photo (de Delfim Ferreira) qui illustre le texte, à la page 101. Photo 5.

(13) J. ALARCÃO, R. ÉTIENNE, A. M. ALARCÃO et S. DA PONTE, *Fouilles de Conimbriga*, volume VII (*Trouvailles Diverses - Conclusions Générales*), De Boccard, Paris 1979.



Photo 5.

où on signale expressément, à propos de l'idée «le conquérant met la ville indigène à l'heure romaine'»: «Nous n'avons pas trouvé à Conimbriga de trace de cadran solaire (*horologium*) [...], comme celui dont on connaît l'existence à Idanha-a-Velha».

Il y a encore un détail à ajouter dans le cadre de cette composante du cadran solaire comme objet 'de mode'. En effet, qu'est-ce que Trimalchion suggère à son architecte, quand, au milieu du repas, il parle de ce qu'il veut que figure sur son bien magnifique tombeau ? Et voilà:

«[...] *Orologium in medio, ut quisquis horas inspiciet, velit nolit, nomen meum legat*» (14).

«Tu me mets bien au milieu une horloge, afin que tout celui qui voudrait voir les heures, veut-il ou pas, il devra y aussi lire mon nom!».

## 2. Mesurer l'espace

Une question économique. Au temps des Romains, comme aujourd'hui. On s'installe, mais il faut sauvegarder le droit de propriété sur les champs, leur fertilité, la distribution de l'eau (*divisio aquarum*)...

---

(14) PETRÓNIO, *Satyricon*, 71.

Une question politique: on s'installe, mais... le territoire avait déjà un propriétaire, des familles organisées – on ne saura jamais pénétrer dans le coeur de cette organisation, notamment en ce qui concerne les peuples (*populi*, qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?...) avec lesquels les Romains sont entrés en contact, surtout entre le *Tagus* et le *Durius*... Une diversité dont les noms de divinités indigènes en est une évidence bien nette... Alors, il faut négocier; il faut graver sur les rochers: ici est, par exemple, le *finis* du territoire des *Paisicaicoi*...

Quelquefois, la question n'était pas facile à résoudre et les représentants de l'empereur, surtout au temps d'Auguste, ont fait faire des *termini augustales*, qu'on continue à découvrir un peu partout (15).

Finalement, *last but not the least* (il faut le souligner), de plus en plus, une question... d'identité! Plus la globalisation avance en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle, plus on voit que le phénomène est très semblable à celui qui s'est passé au début de la sous dite 'romanisation' un peu partout, de l'Occident à l'Orient de l'Empire. Et on commence à en être conscient, dans le cadre de notre recherche.

Et c'est pour cela que se développe chez nous, de plus en plus, la recherche sur l'identification des *populi*; sur la localisation et identification de *civitates* et de leur territoire.

L'Itinéraire (dit) d'Antonin; les milliaires et leurs trois fonctions (de renseignement, d'affirmation politique et de propagande) (16); l'identification de *termini* (officiels, selon les règles, ou sur des rochers, plus simples) (17); la mention de la tribu dans le

(15) Il faut dire, par exemple, que ce sujet a gagné, du point de vue recherche une telle importance que le Colloque Borghesi 2003 l'a eu comme thème précisément: «Epigrafia di Confine, Confine dell'Epigrafia». J'ai sous les yeux la contribution y présentée par Julián González, *Límites entre provincias, ciudades y territorios (ibidem, pp. 49-64)*, qui s'occupe justement des limites orientales de la *Lusitania*; mais il faut aussi dire qu'un des premiers thèmes de recherche de l'équipe luso-française de *Conimbriga* a été celui d'essayer d'individualiser les limites, sans qu'on puisse savoir exactement de qui (voir article cité à la n. 10).

(16) Cf., par exemple, J. D'ENCARNAÇÃO, *Miliários da Geira: informação, e propaganda*, «Cadernos de Arqueologia», 12-13 (1995-1996), pp. 39-43.

(17) Le Simposio Internacional Ibero-Itálico sobre Epigrafia Rupestre Prerromana e Romana de España, Portugal e Italia, qui s'est déroulé à Santiago de Compostelle, en Juillet 1992, nous a permis d'avoir une panoramique sur ces importants documents. J'ai publié aux actes («*Saxa Scripta*», A Coruña, 1995, p. 261-277) la conférence y proférée: *Panorâmica e problemática geral da epigrafia rupestre em Portugal*. On a eu l'opportunité d'organiser à Viseu le *III Simpósio Ibero-Itálico de Epigrafia Rupestre*, dont les actes – *Saxa Scripta*, Viseu, 2001 – nous donnent aussi la possibilité de revoir beaucoup de ces monuments. C'est au cours de la visite d'étude programmée dans le cadre de ce symposium, le 5 Avril 1997, qu'on a réussi à interpréter, tous ensemble, devant le rocher, le texte PAISICAICOE / HAC FINIS, «ici est le terme du territoire des *Paisicaicoi*», auquel plusieurs parmi nous ont fait référence après, dont J. L. I. VAZ, *Epigrafia rupestre e populi*

cadre de l'identification des personnages sur les inscriptions (18); la possibilité de découvrir des cadastres (19) et, sur le terrain, les traces des centuriations... constituent, comme partout, les moyens dont on se sert pour chercher de réussir à arriver à des conclusions plus ou moins vraisemblables.

Une inscription qui a beaucoup suscité l'intérêt des chercheurs depuis longtemps est celle dont nous reste une copie du XVI<sup>ème</sup> siècle sur le pont d'Alcântara qui traverse le *Tagus* (*CIL*, II, 760). L'authenticité du monument original n'est plus mise en question (20) et Helena Gimeno Pascual confirme, d'ailleurs, que «en el pilar de aguas abajo, en el intradós del arco [...] se encuentra, totalmente ilegible, la original antigua (*CIL*, II, 760) que contuvo la lista de los municipios y que es la que se reprodujo en época isabelina y se colocó en la fachada oriental» (21).

Le texte est le suivant:

MVNICIPIA PROVINCIAE LVSITANIAE STIPE CONLATA  
QVAE OPVS PONTIS PERFECERVNT  
IGAEDITANI  
LANCIENSES OPPIDANI  
TALORI  
INTERANNIENSES

*da Serra do Caramulo na época romana*, «EPIGRAFIAI - Miscellanea Epigrafica in onore di Lidio Gasperini» (a cura di Gianfranco Paci), Roma, 2000, pp. 479-486 (surtout, pp. 482-484). Prof. Lidio Gasperini a participé à cette visite d'étude; il a du texte une interprétation plus complète et il a réclaté pour soi, en des termes assez véhéments, la priorité de la lecture: cf. L. GASPERINI, *Rilettura di iscrizioni latine rupestri dell'Alto Portogallo*, «Ricerche di Antichità e Tradizione Classica» (a cura di Eugenio Lanzilotta), Edizioni Tored, 2004, pp. 217-235 (surtout pp. 227-235). Cette inscription a une longue 'histoire' dans le cadre des études épigraphiques au Portugal: moi-même je l'ai publiée, incomplète, en 1975, en considérant – quoique dubitativement – qu'elle pouvait faire mention au nom d'une divinité indigène: *Paisicaicus* – cf. J. D'ENCARNAÇÃO, *Divindades Indígenas sob o Domínio Romano em Portugal*, Lisbonne 1975, pp. 256-257.

(18) On a trouvé quelques inscriptions avec la mention de la tribu *Papiria* (cf. *IRCP*, p. 875), bien à l'ouest de Mérida, déjà en territoire actuellement portugais et cela nous a permis de considérer que l'*ager Emeritensis* allait jusque là. D'abord, je ne l'ai pas cru (voir *IRCP*, p. 774, n. 3), mais, en effet, on avait le témoin d'Agenius Urbicus (*De Controversiis* 44, 5), selon lequel le territoire d'*Emerita Augusta* avait été peuplé et délimité à partir des zones les plus éloignées: «Propter magnitudinem enim agrorum veteranos circa extremum fere finem velut terminos disposuit, paucissimos circa coloniam et circa flumen A(nam): reliquum ita remanserat, ut postea repletetur» (cité par G. FORNI in «*Augusta Emerita*», 1976, p. 22, n. 28).

(19) On a pensé que la pierre avec un quadrillage et une inscription romaine pouvait être rangée dans un cadre de cadastre. Elle serait la première trouvée au territoire portugais. Mais – hélas! – l'inscription ne donne aucun renseignement: cf. J. D'ENCARNAÇÃO, M. C. LOPES et A. J. M. SILVA, *Un cadastre romain dans la région de Pax Iulia (Lusitanie)?*, «*L'Africa Romana*», 12 (1998), pp. 879-884. Photo 6.

(20) Voir L. GARCÍA IGLÉSÍAS, *Autenticidad de la inscripción de municipios que sufragaron el puente de Alcántara*, «*Revista de Estudios Extremeños*», 32 (1976), pp. 263-275.

(21) H. GIMENO PASCUAL, *La inscripción del dintel del templo de Alcántara (CIL, II, 761): una perspectiva diferente*, «*Epigraphica*», 57 (1995), pp. 87-145 (ici p. 91).

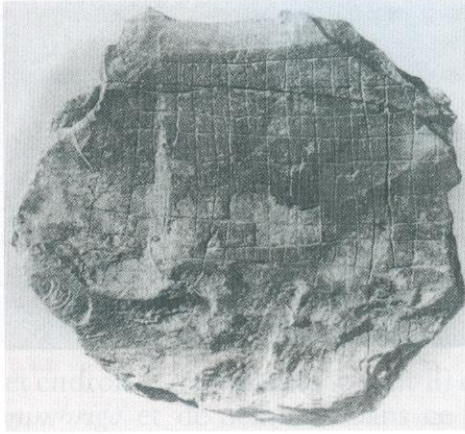


Photo 6.

COLARNI  
LANCIENSES TRANSCVDANI  
ARAVI  
MEIDVBRIGENSES  
ARABRIGENSES  
BANIENSES  
PAESVRES

La première question qui s'est posée: quel ordre a été suivi dans cette énumération? Et la réponse aujourd'hui presque unanimement acceptée va dans le sens de l'ordre géographique selon deux axes: du sud vers le nord-ouest, du sud vers (plus ou moins) le nord-est. Et il y a sur le sujet toute une recherche qui réunit des arguments à notre disposition: les inscriptions (funéraires, votives et d'autres), les milliaires, les quelques *termini augustales*, les témoins archéologiques (22)...

Dans le cadre des études des centuriations, il faut mentionner les travaux de, par exemple, Jorge de Alarcão, Vasco Mantas et

(22) Serait trop longue la liste de ces publications. Je n'en donne que quelques-unes, étant donné qu'en tout cas remettent elles aussi à d'autre bibliographie: J. ALARCÃO, *On the Civitates mentioned in the inscription on the bridge at Alcântara*, «Journal of Iberian Archaeology», 0 (1998), pp. 143-153; *Idem*, *Ainda sobre a localização dos povos referidos na inscrição da ponte de Alcântara*, «Lusitanos e Romanos no Nordeste da Lusitânia. Actas das 2as Jornadas de Património da Beira Interior», Guarda 2005, pp. 119-132. *Ibidem*, pp. 155-169; P. C. CARVALHO, *Identificação e representação espacial das capitais de civitates da Beira Interior*. Voir aussi: J. L. I. VAZ, *Os povos da Beira Douro citados na inscrição romana da Ponte de Alcântara*, «Tarouca e Cister - Espaço, Espírito e Poder - Actas - Setembro 2002», Tarouca 2004, pp. 189-202.





Photo 7.

Maria da Conceição Lopes, des chercheurs dont l'activité scientifique s'est beaucoup adressée en cette direction avec des résultats à tenir en compte, si bien que, dans ce domaine, il ne soit pas toujours facile d'arriver à des conclusions que soient complètement satisfaisantes (23).

L'épigraphie est, hors de doute, une des sources plus utilisées pour en obtenir des résultats plus ou moins valables (24). Et il y a un document déjà présenté (25), dont l'originalité – s'il m'est permis de le dire – peut justifier de nouveau sa mention. Il s'agit d'un morceau de pierre, avec des lettres peu soignées, où on lit:

VE R P M VICINI

C'était quelque chose hors du commun, notamment ce VE en ligature (photo 7 et fig.)... Or, un des mots possibles dans ce cas nous a paru *vectigale*. Alors, on a proposé d'interpréter le texte comme:

VE(ctigale) R(ei) P(ublicae) M(unicipii) VICINI

(23) Sur *Pax Iulia*, à titre d'exemple: V. G. MANTAS, *Teledeteção e urbanismo romano: o caso de Beja*, «Geociências», 5 (1987), pp. 13-40; J. ALARCÃO, *A urbanização de Portugal nas épocas de César e de Augusto*, «Stadtbild und Ideologie. Die Monumentalisierung hispanischer Städte zwischen Republik und Kaiserzeit», München 1990, pp. 43-57; M. C. LOPES, *A Cidade Romana de Beja - Percursos e Debates acerca da «Civitas» de Pax Iulia*, Coimbra 2000.

(24) Cf. *AEp*, 1994, 806; J. D'ENCARNAÇÃO, *Epigrafia e território*, «Espacio, Tiempo y Forma», série II, 10 (1997), pp. 79-89.

(25) Cf. A. J. N. MONTEIRO et J. D'ENCARNAÇÃO, *A propósito de uma inscrição latina em Santiago da Guarda (Ansião)*, «Conimbriga», 32-33 (1993-1994), pp. 295-302 = *HEp*, 5, 1995 n. 1032.



Fig. 1.

On est, à cet endroit-là, aux limites (paraît-il) du territoire des *civitates* de *Conimbriga* et de *Seilium*. Dans ce cas, cette ligne pourrait indiquer tout simplement que le *praedium* en question, si bien que placé dans le territoire d'un municipes, payait ses contributions au municipes voisin. C'est une hypothèse que je relance ici, dans le cadre de 'mesurer le espace'... Il y en aura-t-il d'exemples pareils ?

Limites, chemins, territoires... mesurer, déterminer!... Enfin de comptes, les préoccupations de toujours, les 'guerres' de toujours! Et on soupçonne, de plus en plus, que les limites de nos ancêtres sont, finalement, nos limites d'aujourd'hui. L'identité qu'ils voulaient préserver c'est bien l'identité pour laquelle aujourd'hui on se batte, partout. Et les traces de ces limites c'est à nous de les étudier, mais surtout, de les préserver. On s'y reconnaît, après tout!